

Sémiramoth transforme la couleur en langage de l'histoire

JAUSIERS Au Centre d'art de Jausiers, la plasticienne guadeloupéenne Françoise Sémiramoth fait dialoguer le baroque du Caravage, la mémoire coloniale des Antilles et les sommets de l'Ubaye.

Ce ne sont pas des couleurs exotiques : ce sont des couleurs qui racontent. De son atelier marseillais aux cimes de Jausiers, Françoise Sémiramoth défend une conviction : chaque teinte porte une histoire, un territoire, une résistance. Née en 1968 à Saint-Claude, en Guadeloupe, la plasticienne présente au Centre d'art plusieurs pièces de sa série *Caravage créole*, à voir jusqu'au 27 septembre 2026 dans le cadre de *Bouquet d'étoiles*.

Un coup de foudre romain

Tout se joue un jour de la Villa Borghèse, il y a plus de vingt ans. Partie sur les traces du Caravage avec son compagnon, le plasticien Gilles Benistri, elle tombe devant *Le Garçon mordu par un lézard*. "Ça a été un coup de foudre, simplement", confie-t-elle. Depuis, le maître italien ne l'a jamais quittée.

Devant les toiles baroques, une évidence s'impose à elle : pendant que l'Europe célébrait la Renaissance et le Siècle d'or espagnol, son île natale subissait l'horreur de l'esclavage. "Qu'est-ce qui a autorisé



Françoise Sémiramoth défend une conviction : chaque teinte porte une histoire, un territoire, une résistance. / PHOTO F. J.

des hommes à faire du mal à d'autres hommes de cette façon ? interroge-t-elle. Sa réponse pointe le rôle de l'image religieuse, instrument de propagande d'une Église catholique alors en pleine conquête territoriale.

Plutôt que de répondre à la violence par la violence, l'artiste choisit le dialogue. Son langage : la couleur. Fille et femme de peintre, elle a codifié une palette où chaque

nuance se fait témoin. Le vert évoque la végétation caribéenne, mais surtout la mémoire du Grand Matouba, ce village au pied de la Soufrière où elle a grandi. C'est là que le colonel Louis Delgrès, le 28 mai 1802, se fit sauter avec ses soldats pour refuser le rétablissement de l'esclavage décrété par Napoléon.

"Le vert, c'est la couleur du refus", rappelle-t-elle, citant l'écrivaine Maryse Condé, avec

qui elle a longuement échangé. Les rouges et les oranges renvoient aux Amérindiens, premiers habitants de la Guadeloupe. Le bleu, lui, apaise et fait contraste.

On qualifie parfois ses couleurs de "tropicales", de "vivifiantes", voire de "naïves". L'artiste s'en agace poliment. "L'exotisme, il commence où ? Pour moi, venir ici est exotique." Une manière de renvoyer l'étiquette à ceux qui la posent, et d'affirmer que

ses teintes ne relèvent pas d'un folklore, mais d'un récit précis, ancré dans une géographie et une histoire.

Des Antilles à l'Ubaye, un fil inattendu

L'accrochage jausiérois entre étrangement en résonance avec son parcours. Ici, les façades aux accents mexicains racontent les migrations du XIX^e siècle vers l'Amérique latine. Or, les premiers habitants de la Guadeloupe cohabitaient jadis avec les peuples du Mexique. "Peut-être qu'il y a une sorte de filiation qui se retrouve dans ces deux territoires éloignés", suggère-t-elle. La roche noire, les sommets quand ils sont blancs, le bleu éclatant du ciel ubayen la fascinent : autant de contrastes qui font écho à sa propre recherche.

De retour récemment du Williams College, dans le Massachusetts, où elle a occupé une chaire prestigieuse en études africaines, elle voit dans cette exposition alpine la confirmation d'une intuition : "L'art permet d'abolir les frontières." En Ubaye, une invitation à regarder bien au-delà des sommets.

Franck Jaén